

Assis sur un banc, le regard songeur, Valentin Berthaud observait, sans vraiment les voir, les quelques pigeons qui cherchaient leur pitance parmi les feuilles mortes jonchant le sol. Le parc, situé dans le centre-ville de Montréal, était presque désert en ce mardi après-midi de novembre. Un vent léger, à peine frais, s'amusait à coucher l'herbe dans un bras de fer aux forces inégales.

L'agitation du bébé dans sa poussette interrompit les pensées de l'homme aux cheveux bruns, mais un sourire apparut très vite sur le visage du jeune papa en admiration devant l'air étonné du nourrisson.

— Coucou, mon bonhomme. Alors, on a fait un petit dodo ?

Il ne reçut bien sûr aucune réponse.

— Comme tu peux le voir, nous sommes toujours au parc. Papa avait besoin de réfléchir un peu... Il fait si doux encore, ce serait vraiment dommage de ne pas en profiter, tu ne crois pas ? Je te l'accorde, nous sommes chanceux, car cette saison est plutôt froide habituellement.

Valentin était en congé parental depuis deux semaines. Sa femme, Harténia, avait choisi de reprendre le travail

peu de temps après l'accouchement en mettant ses grandes responsabilités professionnelles en avant. Mais surtout, elle ne se sentait pas du tout prête à s'occuper d'un nourrisson à longueur de journée, elle avait ouvertement avoué à son mari que leur enfant serait mieux en compagnie d'une nounou. Valentin avait alors apporté, sans succès, son point de vue sur l'importance de la présence de la mère auprès de son bébé durant les premiers mois.

Las, il n'avait pas insisté plus longtemps devant la ferme décision de sa femme, laissant ainsi son ménage continuer de s'en aller à la dérive.

« Mais qu'est-il arrivé à notre couple ? songea Valentin en passant fébrilement sa main droite dans ses cheveux. On s'entendait si bien, avant... »

— Avant ! soupira l'homme en se levant du banc en bois.

Un pli barra son front, et les commissures de ses lèvres se raidirent vers le bas. Ces derniers temps, Valentin était de plus en plus nostalgique. Il se leva et emprunta, avec son fils, le chemin de gravier qui s'enfonçait dans l'immense parc situé juste en face de leur demeure. Il ressentait le besoin de marcher.

Allongé, Kyle regardait son père de ses tout petits yeux en forme de bille. Des yeux si expressifs que Valentin ne pouvait s'empêcher, chaque fois, de prendre son garçon dans ses bras pour le couvrir de baisers.

Chez Harténia, ce geste d'attention était plutôt rare, autant dire inexistant. Elle semblait d'ailleurs plutôt satisfaite de ce détachement brutal avec son enfant qui, pourtant, avait grandi en elle et tout partagé ou presque durant les neuf mois de la grossesse.

De la pointe de sa chaussure, Valentin envoya un caillou au loin et le regarda rouler sur le sol jusqu'à ce

qu'il s'immobilise. Il serra les dents et continua sa méditation comme pour tenter de résoudre le mystère de sa vie. Il avait trente-huit ans et Kyle était arrivé pour ainsi dire par accident. Harténia avait voulu interrompre sa grossesse, trouvant tous les prétextes imaginables.

Elle était surtout trop âgée, selon elle. Pensez donc, trente-trois ans ! Son travail l'accaparait et sa carrière risquait d'en prendre un sacré coup. Son corps aussi allait devenir énorme et indésirable...

— Indésirable, murmura Valentin en regardant le ciel duveteux.

Elle lui avait lancé cette phrase et s'était mordu les lèvres presque aussitôt. Valentin avait compris depuis longtemps, mais ce simple mot l'avait conforté et fait souffrir. Il savait que sa femme avait des aventures, oui, pas « une » mais « des ». C'était un fait, voilà tout.

— Indésirable, répéta Valentin, désabusé.

Et pourtant, ils avaient eu Kyle. En tout cas, lui s'était battu fermement et n'avait pas lâché pour avoir ce bébé... Il désirait tellement cet enfant qu'il n'aurait pas hésité à le porter durant ces neuf mois, si cela avait été possible, plutôt que de voir sa femme avorter.

Heureusement, elle n'était pas allée jusque-là. À l'accouchement, avec une joie non feinte, il avait coupé le cordon reliant Kyle à sa mère. Puis, l'émerveillement de le prendre dans ses bras avait atteint son paroxysme dans cet échange de regards entre ces deux êtres. Valentin était resté en admiration devant ce miracle de la vie, et une larme avait glissé le long de sa joue. Harténia les avait alors observés, les cheveux encore collés sur ses joues par la sueur et les efforts pour expulser l'enfant. Elle n'avait exprimé aucune joie ou béatitude, comme si elle s'était trouvée devant deux étrangers.

« Qu'ai-je fait pour en arriver là ? », se demanda Valentin. L'homme tentait souvent de se remettre en question pour sauver ce qu'il restait de son couple. Le jour où elle lui avait annoncé son intention de retourner travailler bien avant la fin du congé de maternité, il s'y était d'abord opposé : Kyle avait à peine un mois ! Une vive discussion les avait alors une nouvelle fois divisés.

— C'est toi qui as voulu le garder, cet enfant ! lui jeta-t-elle. Pas moi !

Valentin entendait encore sa femme lui crier ces mots à la figure. Il devait faire quelque chose. Ça ne pouvait plus durer. Il se promit de discuter le soir même avec Harténia. Quelque peu rasséréné par sa décision, il rebroussa aussitôt chemin et se dirigea vers la maison.

* * *

Harténia se regardait d'un air désapprobateur dans le miroir des toilettes du bureau. Elle voyait son cou flasque et ses joues encore rondes des suites de la grossesse. Elle n'aimait plus son corps.

Elle avait pourtant toujours envie d'aventures, au gré des rencontres, sans chercher nécessairement à revoir la même personne plus d'une fois. Mais elle refusait de montrer ce nouveau corps nu. Ce corps qui n'était plus le sien. C'est ainsi qu'elle le sentait. Sa peau était si dodue par endroits ! Cet embonpoint était devenu une obsession. Jusque-là, elle n'avait jamais connu de problème de poids.

Les yeux de la femme se posèrent ensuite sur le dos de sa main qu'elle toucha du bout des doigts. La peau était fine, presque translucide. Les veines bleutées transparaissaient et, à la base du poignet, des rides s'accumulaient en demi-cercles comme les marques sur le tronc d'un arbre

coupé permettant d'en connaître l'âge ! Harténia ouvrit son tube de crème protectrice et en déposa une noisette sur sa main. Elle se massa ensuite soigneusement, puis sortit des toilettes, non sans un dernier coup d'œil critique vers son reflet.

Dans le couloir, elle accrocha à ses lèvres un sourire professionnel en croisant des collègues, puis poussa la porte de la salle de conférence.

Elle salua à la ronde et s'installa sans plus tergiverser à côté d'un homme séduisant qu'elle ne connaissait pas. Une image fugace de son mari lui apparut mentalement, mais elle ne comprit pas pourquoi elle avait pensé à lui à cet instant. Elle se promit de mieux regarder son voisin. Peut-être y avait-il dans ses traits de vagues ressemblances que son subconscient avait analysées ?

La jeune femme se concentra aussitôt sur le début de la réunion.

Gilbert Vermer regarda Harténia assise à côté du jeune homme de la firme Jinko. D'un geste machinal, il remonta ses lunettes qui glissaient le long de son nez. Ce n'était pas un bel homme à proprement parler, mais il avait du charme. Un charme qui avait séduit Harténia, pendant un temps en tout cas. Mais, comme toujours, elle s'était très vite lassée de l'individu, le laissant ravagé par le chagrin et les regrets. Chaque jour, Gilbert Vermer la croisait dans les couloirs, chaque jour, elle le saluait de son air « tu-ne-m'intéresses-plus » et ne lui adressait pour ainsi dire plus la parole. Il trouvait cela difficile. Il aurait voulu lui crier ce que lui dictait son cœur, mais il gardait au fond de lui une parcelle d'espoir, qui s'amenuisait au fil des mois. Quand il rentrait chez lui, dans son appartement triste et vide, il entendait encore les éclats de rire d'Harténia, les cris de gorge qu'elle émettait quand...

À quoi bon se torturer ? finissait-il par se demander. Cependant, le lendemain, son martyre reprenait de plus belle. D'autant que la maternité l'avait, à son avis, encore davantage épanouie.

Gilbert envisageait même de changer de travail, d'essayer de l'oublier, mais il en était incapable. Il voulait la voir, sentir son parfum quand ils se croisaient. La seule chose qu'elle lui offrait, malgré elle, chaque jour. Il enleva ses lunettes et se rendit compte que sa main avait dessiné un cercueil avec son stylo. Il jeta subrepticement un coup d'œil autour de lui et croisa, non sans angoisse, le regard de son ami et collègue, Paul Gerby, qui avait sans aucun doute remarqué, lui aussi, le dessin grossier et étrange qui s'étalait sur son bloc encore vierge. Gilbert détourna les yeux en pinçant les lèvres dans un signe de fatalité et tourna la page. Au même moment, un silence emplit la pièce, et il eut l'impression que tous les regards convergeaient vers lui et le bruit du papier.

* * *

Valentin rentra chez lui, satisfait de sa promenade en compagnie de son fils. Il prépara rapidement le biberon bruyamment réclamé par Kyle et s'installa dans la chaise berçante avec le nourrisson. Il avait fait cadeau à sa femme de cette chaise pendant la grossesse.

Elle ne s'y asseyait jamais.

Plus tard, le nouveau papa entreprit de donner le bain à son bébé. C'était un véritable moment de bonheur de voir ce petit être gigoter comme s'il se retrouvait flottant dans le liquide amniotique du ventre de sa mère. En imaginant cette scène prénatale, une lueur de tristesse se dessina sur le visage de Valentin et ternit l'éclat de ses yeux bleus.

Harténia ne lui avait jamais parlé de ce qu'elle ressentait au cours de la grossesse, si ce n'était pour se plaindre de sa prise de poids, de sa lourdeur qui s'accroissait quotidiennement. Le dernier trimestre avait été particulièrement éprouvant pour le couple. Une éclaboussure provenant de la baignoire ramena le jeune papa à l'instant présent et au plaisir partagé avec son fils.

— Oui, mon bébé, tu t'amuses comme un fou, n'est-ce pas ? C'est très bien. Bravo !

Les petites jambes potelées semblaient vouloir répondre aux commentaires du père en s'agitant encore davantage, et un sourire de satisfaction naissait sur les lèvres de l'enfant.

— Tu sais quoi, Kyle ? Je vais essayer de sauver ma vie de couple. De faire l'impossible, sinon... Bah ! sinon, je ne vois pas.

Valentin discourait ainsi avec son fils sans cesser de lui sourire, de lui arroser le ventre avec sa main. Le petit canard jaune indiquant la température de l'eau flottait au gré des mouvements de l'enfant. En l'apercevant, le jeune papa songea qu'il devrait très bientôt acheter d'autres jouets pour stimuler l'éveil de son bébé grandissant.

Après un bon massage à l'huile d'amande douce, Valentin coucha Kyle dans son lit à barreaux blancs et choisit un livre de contes pour accompagner son sommeil. Il s'assit sur la chaise de paille proche du lit et, d'une voix douce, raconta l'histoire à son fils.

Bien que l'enfant s'endormît très vite, le père continua à lire encore un moment. Il affectionnait particulièrement cet instant de quiétude. Il aimait beaucoup la lecture et voulait partager avec Kyle cet immense plaisir de la saveur des mots, de l'arôme des phrases. Là résidait tout son univers de loisirs.

Finalement, il enclencha le babyphone et sortit de la chambre en prenant soin de fermer doucement la porte derrière lui. Les gonds bien huilés n'émirent aucun gémissement. La nuit était tombée, mais Harténia n'était pas encore là. Pourtant, depuis son retour au travail, elle rentrait assez régulièrement à l'heure. Valentin voulait y voir là un signe, un signe d'une suite possible entre eux, d'un renouveau, pourquoi pas ? Il dressa donc la table ronde et plaça une bougie au milieu.

Le téléphone résonna. Il s'empressa de répondre avant la deuxième sonnerie afin d'éviter de réveiller Kyle. Au bout du fil, la voix d'Harténia se fit entendre. Sa femme l'avisa qu'elle ne tarderait plus et devrait arriver d'ici une demi-heure. Valentin raccrocha, rassuré et de plus en plus sûr de pouvoir reconstruire leur relation.

L'homme chantonna tout en préparant le repas.

Au cours du souper, une douce musique rendit l'atmosphère langoureuse et lourde de chaleur. La lueur de la flamme se reflétait sur le visage d'Harténia et jouait dans ses cheveux auburn.

La jeune femme s'agita sur sa chaise. Elle semblait mal à l'aise, comme picotée par un brin de paille. Elle adressait pourtant des sourires à son mari qui s'en délectait. Néanmoins, il ne savait comment lui annoncer qu'ils devaient faire le point, parler pour décider quoi faire, chacun de son côté, pour améliorer leur quotidien, pour se sortir de l'impasse. Contre toute attente, Harténia lui avoua, tout à trac, sans aucune raison apparente :

— J'ai signé le formulaire que tu voulais...

— Le formulaire ?

— Bien oui, pour l'assurance-vie. C'est une coquette somme !

— Oui... Tu es allée à l'agence, alors ?

— J’y suis passée vers trois heures. Après ma réunion.

— Je te remercie.

— Oui... Enfin, tu avais l’air de tant y tenir !

Valentin et elle avaient eu une vive discussion à ce propos, et il sentait qu’elle ne l’avait pas fait de gaieté de cœur.

— C’est pour notre enfant... Si jamais... Beaucoup de parents ne prennent pas le temps d’y penser ou, plutôt, ne veulent pas y penser, probablement, par peur de parler de ces choses...

— Hum... En tout cas, si je viens à disparaître, tu n’auras aucun souci financier à te faire pour ton avenir.

— Mon avenir ! Ne parle pas comme ça, Harténia. Tu sais très bien que sans toi et Kyle ma vie n’aurait aucun sens. Tu sais, moi aussi, je peux disparaître. Mais, au moins, vous serez à l’abri. En tout cas, j’ai la conscience tranquille.

La jeune femme ne répondit pas et jaugea son mari. Elle décida de piquer sa fourchette dans son assiette et fit une mimique particulière avec ses lèvres. Valentin n’aima pas cette expression, mais se tut. Il ne voulait surtout pas que son épouse revienne sur sa décision. Cette assurance-vie faisait partie de son plan. Soudain, Harténia lança, toujours aussi peu structurée dans ses idées :

— J’ai surpris la voisine en arrivant. Toujours à épier, celle-là !

— Ce n’est pas bien méchant.

— Si tu crois que je passerais mes journées à la fenêtre, à sa place !

— Mademoiselle Bonavant ne fait pas que surveiller ses voisins. Ne sois pas trop dure avec elle. Ses jambes ne lui permettent peut-être pas de courir partout, mais elle ne s’enferme pas non plus à longueur de journée.

— C'est pourtant l'impression qu'elle me donne. Curieusement, chaque fois que je tourne la tête vers sa maison, je me trouve confrontée à son regard. À force d'être entrouvert, son store a dû prendre la forme triangulaire !

— Elle m'a prêté quelques livres, à l'occasion. Elle lit beaucoup.

— Ah ! nous y voilà. La lecture. Voilà pourquoi tu la défends... Elle aime lire. Et moi, est-ce que tu me défendrais s'il le fallait ?

— Toi ?

— Oui, moi. Puisque je ne lis aucun de tes fameux livres. Que veux-tu, je n'ai pas le temps ! Je parcours des magazines.

— Quand on veut lire, quand on aime lire, devrais-je plutôt dire, on trouve toujours le temps ! Écoute, je ne veux pas me disputer avec toi. Je dis simplement qu'un livre, c'est comme un compagnon de voyage. Par exemple, au lieu d'aller en voiture au travail, de temps en temps, tu pourrais utiliser les transports en commun. Tu as une station de métro proche de la maison et de ton bureau.

— Pour subir les attentes interminables en file indienne ? Non, merci, très peu pour moi.

— Ce n'est pas grave... Pour répondre à ta question, tu sais très bien que je te défendrais toujours, envers et contre tous. Et ça, que tu aimes lire ou non !

Valentin s'était voulu chaleureux, mais sa femme le toisa et il se sentit malheureux. Ce repas prenait finalement des allures bien désagréables. Il but une gorgée du vin rouge et le laissa quelque temps dans sa bouche, appréciant sa saveur sur son palais et sur sa langue. Le liquide descendit bientôt le long de sa gorge, répandant sa chaleur en lui. Harténia l'avait observé pendant son

manège qu'elle voyait si souvent et cligna des yeux à plusieurs reprises. Valentin ne sut comment interpréter ça. Il voulait parler mais ne savait quoi dire. Elle voulait le quitter, mais ne savait comment le lui annoncer.

— Et comment vont les collègues ?

— Bah ! comme d'habitude. Pourquoi ? Ils te manquent ? Tu commences à trouver le temps long à la maison ?

— Non, enfin... C'était juste comme ça. Paul m'a téléphoné, il y a quelques jours.

— Paul Gerby ou Paul Var ?

— Paul Gerby, bien sûr. Tu sais très bien que c'est mon collègue de travail direct, s'impatiente Valentin.

Il n'aimait pas quand sa femme devenait pointilleuse. Ils travaillaient tous les deux dans la même entreprise depuis cinq ans.

C'était Valentin qui avait permis à Harténia d'entrer dans l'entreprise et il ne le regrettait pas. Elle était digne de confiance et très professionnelle.

Son seul regret était simplement qu'ils ne travaillaient pas dans le même service. Valentin savait qu'il devrait planifier son propre retour d'ici quelque temps, mais il n'avait pas vraiment encore le goût d'y songer. Il voulait profiter pleinement de son congé de paternité.

— Ah oui, Paul ! Je l'ai vu lors de la réunion. Il est toujours aussi peu bavard. Je crois qu'il ne m'apprécie pas beaucoup.

— Tu te fais des idées, Harténia. Tout le monde craque pour toi, la flatta aussitôt Valentin avec un sourire qui découvrait ses belles dents blanches.

— Peut-être bien, mais lui semble insensible à mon charme, en tout cas... Enfin, peu importe. De quoi voulait-il te parler ?

— Rien de spécial, je crois... juste proposer de nous voir, pour le plaisir, pour discuter entre amis.

— Bien, pourquoi pas ? En tout cas, ce sera sans moi. Je le trouve assommant !

— Entendu. Mais je suis sûr que si tu voulais faire un effort pour apprendre à le connaître davantage, tu l'apprécierais à sa juste valeur.

— Peut-être.

Harténia fit teinter son couteau contre l'assiette et laissa le bruit sec les séparer encore un peu plus. Valentin se jeta à l'eau et lui demanda :

— Et nous deux, Harténia ?

— Comment ça, nous deux ?

— Tu sais très bien de quoi je parle... Nous nous éloignons l'un de l'autre...

— Je rentre pourtant tous les soirs de bonne heure depuis que j'ai repris le travail, il me semble, non ?

— Oui, là n'est pas la question. Je n'ai pas à contrôler tes faits et gestes, tu le sais... Ce n'est pas de tes horaires dont je veux te parler, mais de nous, Harténia.

— Bien, allons au salon, dans ce cas. Nous y serons plus à l'aise.

Harténia remplit une nouvelle fois son verre de vin et remarqua l'air réprobateur de son mari. Elle haussa un sourcil, mais se contenta d'emporter le verre dans la pièce d'à côté. Valentin la suivit et s'installa en face d'elle, dans le fauteuil de cuir fauve qu'ils avaient acheté ensemble, quatre ans plus tôt.

La jeune femme porta le vin à ses lèvres, geste qui prolongea le silence entre eux. Elle avait remarqué avec agacement l'habitude de son mari de transporter le babyphone partout avec lui et n'arrivait pas à comprendre pourquoi il était aussi attentif, aussi à l'écoute de ce qui

se passait dans la chambre du petit, oui ! du petit, comme elle l'appelait. Elle ne parlait pas de « son fils » ou de « Kyle », mais plutôt du petit...

Valentin décida de se lancer et, tendrement, il posa un regard enveloppant sur sa femme :

— Tu es radieuse, tu sais...

— Hum... J'ai encore plusieurs kilos à perdre, si c'est ça que tu veux souligner. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

— Pourquoi es-tu si négative vis-à-vis de ton corps ?

— Ce n'est pas du négativisme, c'est la réalité !

— Bien... Je voulais te demander où nous allons... notre couple...

Harténia posa son verre un peu trop brutalement sur la table vitrée, répandant quelques gouttes de vin. Elle joua un temps du bout du doigt avec le liquide, puis refit face à Valentin.

— Que veux-tu savoir ?

— Comment vas-tu ?

— Si tu veux savoir, mal ! Je ne me sens pas mère. Pire, je ne veux pas être mère. C'est un fait, j'ai donné naissance à ton fils, mais c'est tout.

Valentin encaissa sans broncher malgré la douleur provoquée par les propos. Il poursuivit, essayant de reformuler ses questions et de garder la tête froide.

— Je crois que nous nous sommes perdus, quelque part entre notre rencontre et aujourd'hui, qu'en penses-tu ?

— Nous avons changé. C'est normal.

— Pourquoi es-tu si amère ? Si dure ?

— Et voilà, c'est encore moi qui suis dure ! Et toi, alors ? Tu crois que c'est facile pour moi ? Tu crois que j'assume ce que tu es devenu ?

— Et que suis-je devenu, selon toi ?